

Écritures il se permit, parfois, de substituer les plaisirs de la chasse, pour lui le plus agréable des passe-temps.

Sans doute il eut mieux fait d'être plus doux et de méditer l'Évangile au lieu de décrocher parfois son fusil pour tuer un perdreau, dont le chant provocateur venait le braver jusque dans son presbytère, mais, si c'est là un défaut, ce n'était certainement pas un vice.

Du reste, charitable à l'excès, il se privait même du nécessaire pour secourir les pauvres, sortait sans hésiter par tous les temps et à toutes les heures porter aux malades les consolations de la religion, pour la défense de laquelle vingt fois il avait exposé sa vie et sa liberté.

En faveur de ses vertus solides, on lui passait ses imperfections, on l'aimait, on avait confiance en lui.

Quand je dis *on*, je ne prétends pas dire tout le monde. Un homme se trouvait à X..., qui le détestait d'autant plus qu'il lui devait davantage.

Cela se rencontre ailleurs qu'en Pologne, surtout, peut-être, quand il s'agit de l'Église, et point ne serait difficile de montrer, sans remonter à des temps déjà éloignés, que les plus violents persécuteurs du catholicisme sont des ingrats trouvés nus dans la rue et emportés dans leur robe, par les prêtres, les Jésuites ou les frères des Écoles chrétiennes, pour leur fournir la nourriture de l'âme et du corps, et leur donner cette instruction dont, après en avoir profité pour faire un marchepied à une ambition malsaine, les misérables se servent pour attaquer, par tous les moyens, ceux qui furent leurs bienfaiteurs.

L'homme qui détestait l'abbé Miskiévitch avait pourtant une excuse à sa haine, la crainte.

Orphelin recueilli sur le pavé par le précédent curé, qui l'avait nourri, instruit, tiré de la misère, ce coquin, avide-surtout d'argent, avait employé tout ce que la Providence lui avait accordé d'intelligence à se faire un masque de sainteté, à l'abri duquel il put cacher les actes de la plus honteuse rapacité.

Comme toutes les belles âmes, le curé dont nous parlons était naïf, non par bêtise, mais par cette difficulté de croire au mal qu'éprouvent les honnêtes gens.

Que les fortes têtes de l'irréligion ne rient pas trop de cette courte vue, ils ont la même faiblesse en sens contraire : mauvais par nature, ils ne peuvent pas comprendre le bien.

A naïveté égale, je préférerais la première.

Grave, posé, sévère dans ses propos, composé dans sa démarche, austère dans ses vêtements, Michel Bogdanof était le type le plus accompli du tartufe de bas étage.

Dans la paroisse tout le monde l'appelait le saint, et cependant, intérieurement, tout le monde s'en défiait. Il y a de ces réputations qui s'imposent au public et passent à l'état de préjugé contre lequel personne n'ose s'élever, jusqu'au jour où quelqu'un ayant osé